

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 75

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

J'ai pu voir en réalité la bataille de Wagram, depuis le rempart de la Waringenstrasse dépendant du faubourg de Rossau, où je me trouvais parmi la foule des bourgeois, sans que ceux-ci se doutassent que je fusse un français.

Le 6 juillet, le soleil s'était levé radieux, et rien ne restait de l'orage de la veille.

Ma vue perçante se portait sur les deux châteaux à l'extrémité nord du rayon circulaire. Les dragons wurtembergeois étaient aux prises avec ceux de Latour-Taxis, d'ancienne réputation : leurs casques à peu près semblables faisaient craindre qu'ils ne s'entreussent dans la mêlée ; le canon retentissait de minute à autre, on voyait la mèche flamber sur la pièce, et la détonation s'en suivre quelques instants, selon l'éloignement. Spectacle majestueux, imposant !

Ce même jour à dîner on nous servit de la tripaille mal accommodée. Sur l'observation que je crus devoir faire, l'aubergiste dit sur un ton d'arrogance que c'était trop bon pour nous ; qu'on aurait cette fois-ci une revanche complète ; que sous peu tout changerait de face, et que le sort en déciderait.

En rentrant, je trouve devant l'hôtel un fiacre dans lequel était un jeune officier de cavalerie blessé au talon ; il demanda de quoi satisfaire son appétit ; je vais droit à la cuisine, d'où j'apporte un rôti de veau, du pain et du vin.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 5

Par une nuit d'hiver

Il courut longtemps. Puis il s'arrêta de force ; son cœur battait à rompre sa poitrine, il étouffait. Il tendit l'oreille ; toujours le silence. Alors il s'adossa à un arbre et il voulut élucider ses idées, se faire un plan, deviner un refuge. Le vol d'une orfraie l'interrompit. Ensuite une vieille souche qui craqua. Chaque bruissement le faisait tressaillir. Soudain un effort violent froissa des feuilles sèches ; sans doute le chevreuil tant attendu avait quitté sa retraite, se frayait un passage. Le malheureux n'y pensa même pas, un être vivant l'avisoit ; il s'enfuit de nouveau.

Le second jour le canon ronflait encore vers le milieu de la nuit ; l'un des guides du prince Berthier arriva porteur d'une dépêche dont il demanda récipissé que ja lui fis et signai ; en lisant mon nom, il dit : « Comment, vous êtes François Guélat fils de l'avocat ? Nous sommes aussi de Porrentruy, je me nomme Goetschy, fils du relieur. » Comme j'avais gardé souvenir de lui, je le désignai par son sobriquet, (*) ce qui le fit bien rire ; il servait déjà depuis l'an IX (1798)

Le troisième jour, dans l'après midi se confirma le sublime dévouement du brave colonel du 14^e régiment de chasseurs à cheval, le comte Lasalle qui, à la tête de ses soldats enfonça le centre des carrés autrichiens et décida la victoire.

On sut de même que le général Lacour de la division Morand avait succombé, mourant au champ d'honneur. On ramena ses restes à Vienne où M. Delachastre lui fit faire de brillantes obsèques.

Je revis, non sans éprouver de la peine, Céfelt voltigeur au 61^e, se traînant à l'aide de béquilles ; un obus avait éclaté entre ses jambes. Il jouit de la solde de retraite chez nous en ce moment.

Le 14 août, une terrible explosion venue de l'arsenal coûta la vie à bon nombre d'artificiers, dont des membres tombèrent jusque dans la cour de l'hôtel.

Cet événement n'empêcha pas la continuation des préparatifs de la fête de l'empereur Napoléon qui se fit le lendemain avec solennité.

Dans la journée je passais devant le château impérial. Me détournant, j'aperçus le corps du bataillon de Neuchâtel à table, j'entre sans façon et quelques uns d'entre eux de connaissance, me firent asseoir.

L'uniforme était vraiment distingué, d'après sa couleur orange, cols, revers et parements roses. Des orangers plus que séculaires étaient ran-

Il s'épuisa encore. Ne pouvait-il donc atteindre l'orée du bois ? se trouver sur la route, grande ouverte, où l'on n'a qu'à marcher devant soi ? Tant de fois il s'était jeté à droite, à gauche, il devait pourtant toucher la lisière. Et toujours des buissons, des taillis, des chemins croisés par d'autres chemins, toujours l'inextricable dans cette forêt qu'il parcourait depuis son enfance, depuis qu'il braconnait surtout, et qu'il croyait connaître aussi bien que les belettes et les écureuils.

À la fin, il dut le comprendre : dans ses fuites éperdues, il s'était égaré.

Il eut un instant de désespoir fou. Mais à quoi bon ? Contre le mal il ne gardait qu'un remède : se reposer un peu et chercher quelque point de repère qui lui permit de se diriger.

Toujours dans l'ombre, il s'assit et soupira : ses membres se crispaient douloureusement

gés dans leurs caisses le long de la salle ; au milieu et au dessus d'un superbe fauteuil de velours cramoisi placé sur un gradin, se voyait le portrait de Napoléon dans son cadre doré ; une idée me survient, je quitte ma place et m'y étaler aux ris joyeux de tous.

J'avais écrit au colonel du 37^e pour l'informer de ce que je faisais, et le prier de me donner des nouvelles de mon frère dont j'étais depuis longtemps privé.

Ayant communiqué cette lettre à M. Delachastre, il n'hésita pas à me dire que mon colonel avait raison et qu'il me voulait du bien.

Alors je pris congé de Mada ve, de leur petit Alphonse, de Breslauer sujet prussien attaché au bureau, et de Leclerc.

Je laissai M. Delachastre content de moi et moi de lui.

(*) Des œufs frais (des œufs frais)

Ce digne homme ne tarda pas à me rassurer. Je conserve la lettre autographe que j'en reçus, dont voici une copie :

Armée d'Allemagne

4^{me} corps 3^{me} division au camp de Jacpitz le 5 août 1809

« J'ai reçu la vôtre du 31 du mois dernier par laquelle vous prévenez que vous êtes employé chez M. le commandant de place du faubourg Rossau à Vienne. Votre frère se porte bien, il travaille chez l'officier payeur. Vous êtes chez un commandant de place. Vous y êtes beaucoup mieux qu'au régiment ; néanmoins je vous engage à rejoindre de suite, si vous voulez avoir de l'avancement, ou travailler au bureau de l'officier payeur.

« Il est vrai que vous ne recevrez pas au régiment d'aussi forts émoluments que chez le commandant de place parce que le corps n'est pas aussi riche que la ville de Vienne ; mais vous aurez un grade et un emploi stable, au lieu que ce vous avez actuellement n'est que trop précaire.

« Vous me dites que vous êtes estropié de la main gauche, du coup de feu que vous avez reçu le 21 mai, cette blessure ne vous empêche pas d'écrire. « Vous ne pouvez vous dispenser de rejoindre pour travailler au bureau afin d'embrasser la partie de l'administration militaire ; quoique blessé, vous ne pouvez vous retirer de l'état militaire : à votre âge, il vaut beaucoup mieux continuer à servir.

Je vous salue

Le colonel du 37^e régiment

sous la fatigue et l'excès de l'émotion nerveuse. Et cette souffrance du corps comptait pour peu — à côté de celle de l'esprit. Chaque vérité sinistre profitait de ce moment d'accalmie pour se dresser, implacable. Oh ! la femme torturée par l'attente, tuée peut-être par l'horrible nouvelle ! et l'enfant quasi perdu ! et, désormais, tout une vie de misère avec un mort sanglant à son avoir quel bouleversement ! quel écrasement ! tout cela pour cet acte d'une minute !... Le corps affaissé, les poings serrés, le masque grinçant, Simon répétait :

— Faut-il que j'aie eu ce malheur ! Faut-il que j'aie fait cette folie !

Pendant ce temps, les nuages achevaient de s'amonceler dans le ciel noir. Ils se roulaient avec lourdeur. Enfin leur masse opaque passa devant la lune qui s'éteignit comme si un mauvais ange soufflait dessus. L'homme se leva d'un